

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	39 (1989)
Heft:	4
Artikel:	Die bundesrätliche Ansprache vom 25. Juni 1940
Autor:	Bucher, Erwin
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-81020

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIE BUNDESRÄTTLICHE ANSPRACHE VOM 25. JUNI 1940*

Von ERWIN BUCHER

Eine Skizze Pilets und ein Kollektiventwurf

Seit dem Beginn des Westfeldzuges am 10. Mai 1940 wurde der Bundesrat verschiedentlich aufgefordert, er solle zum Volke reden. Die Ansprache vom 25. Juni beginnt denn auch mit einer Entschuldigung, warum sie nicht schon früher erfolgte. Im Bericht über die Haltung der Bevölkerung in der Woche vom 18. bis 24. Juni schreibt Ernst von Schenck: «Es fehlt ganz allgemein an Direktiven, die man doch auch wieder nicht erwartet, weil man genügend politischen Instinkt hat, um einzusehen, dass sie in einer so heiklen Situation doch nicht viel deutlicher sein könnten als die eigenen tastenden Meinungen. Und doch sollte hier unbedingt etwas unternommen werden, zumal die selbst unsicheren Zeitungsschreiber sonst recht diversive Arbeit leisten ...»¹. Es wurde Pilet oft vorgeworfen, er habe es unterlassen, die Ansprache vom 25. Juni dem Gesamtbundesrat zur Genehmigung vorzulegen. Im Interview, das Rings für seine Fernsehsendung durchführte, bezeichnete Enrico Celio seinen Kollegen Pilet als grossen Patrioten, bestätigte, dass der Text der Rede dem Bundesrat nicht zum voraus bekannt gewesen sei, erklärte aber, das sei nicht üblich gewesen, auch wenn es sich um die Ansprache eines Bundespräsidenten gehandelt habe². In der Fernsehsendung selber wurde die Aussage Celios verkürzt und lediglich festgehalten: «Pilet hatte den Text seiner Rede dem Bundesrat nicht vorgelegt!»

Abkürzungen

BA	Bundesarchiv
EMD	Eidg. Militärdepartement
HD	Hilfsdienstpflchtiger
NBS	Nationale Bewegung der Schweiz
Nl	Nachlass
NZZ	Neue Zürcher Zeitung

* Ausschnitt aus einer grösseren Arbeit zur Geschichte der Schweiz während des Zweiten Weltkriegs, die im Jahre 1990 in der VGS, Verlagsgemeinschaft St. Gallen, erscheinen wird.

1 Wochenberichte des «Büros der Psychologen» im Armeestab, BA 4450/6105.

2 ETH ZH, Archiv f. Zeitgeschichte, Rings, Interviews.

Nach der Darstellung Etters aus dem Jahre 1965, die Martin Rosenberg am 21. Februar 1970 im Luzerner «Vaterland» wiedergab, hatte der Präsident der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates, Theodor Gut, der als Hauptmann Verbindungsoffizier der Pressekontrolle zu Etter war, diesem am 24. Juni mitgeteilt, die Armee erwarte möglichst bald eine Erklärung des Bundesrats zur Lage. Noch am Abend desselben Tages habe Pilet sich in seiner Wohnung mit Etter, Minger und Gut besprochen. Etter erklärte: «Man beschloss, die Punkte festzulegen, die in der Radioansprache behandelt werden müssten, und festgelegt wurde auch die Richtung der Argumentation. Es wurde vollständige Einigkeit erzielt»³.

Ein handschriftlicher, skizzenhafter Entwurf Pilets trägt das Datum des 23. Juni 1940. Er enthält bereits die von Etter erwähnten Hauptpunkte. Nur fehlt jeder Hinweis, dass der Bundesrat «Machtbefugnisse» in Anspruch nehme und von der Bevölkerung Gefolgschaft erwarte. Die Anregung zu solchen autoritären Bemerkungen, die sich in der definitiven Fassung der Rede finden, dürfte also nicht von Pilet ausgegangen sein.

*Handschriftliche Skizze Pilets
für die Rede vom 25. Juni 1940⁴*

23. 6. 40

1. Silence de quelques semaines. – voir. prévoir – décider.
Agir ne pas parler.

Si je m'adresse à nouv. au peuple Suisse, c'est parce qu'événement considérable s'est produit.

2. Armistice.

Quelle que soit tristesse pour les deuils accumulés, soulagement de savoir que nos 3 gds voisins – avec lesq. relations culturelles et économiques si étroites et qui se rejoignent chez nous comme leurs grands fleuves prennent nais[sance] au Gothard – s'acheminent vers la Paix. Mais ce sentiment, si humain, surtout chez des neutres épargnés jusqu'ici à tous égards. Pas nous laisser aller à des illusions dangereuses. Le temps passé ne reviendra plus.

3. L'armistice ne signifie pas encore la paix en Europe.
Sans doute pouvons-nous envisager dans un proche avenir une démobilisation partielle et graduelle de notre armée en tenant compte des possibilités de notre économie nationale profondément modifiée puisque la guerre ne sévit plus à nos frontières. Mais le calme et la tranquillité sont loin d'être rétablis en Europe.
Hostilité[s] continuent avec l'empire Britannique sur mer et dans les airs. –

Le continent doit asseoir son nouvel équilibre, très différent de l'ancien et qui ne se fondera sans doute pas sur les mêmes bases que celle que la ligue des nations s'efforça d'ériger durant vingt ans de vaines efforts.

3 «Vaterland», 21. 2. 70.

4 BA, NI Pilet.

Le redressement exigera dans tous les domaines des efforts puissants s'exerçant en dehors des formules périmées.

Notre commerce et notre industrie, notre agriculture doivent s'adapter à des circonstances nouvelles. La voie d'outre-mer, n'oublions pas, nous est presque fermée. Importat. et exportat. sont momentanément bloquées et devront chercher des cheminements nouveaux.

Cela n'ira pas (sans dépouillement et) sans sacrifices.

Des obstacles considér[ables] devront être surmontés pour assurer – dans des conditions qui restent précaires – le travail et le pain à chacun.

Il faudra agir avec promptitude et décision, se débarasser des habitudes anciennes, routinières (traditions vivaces – défroques usées) – qui sentaient trop le confortable pour ne pas dire le laisser aller. Tradition n'est pas se déssecher d[ans] le passé, c'est relier le passé à l'avenir. Ne pas regarder en arrière pour déplorer le prétendu âge d'or révolu, mais résolument en avant pour contribuer à la restauration de notre vieux monde ébranlé.

[J'ai] promis la vérité.

Le temps du dépouillement du vieil homme est venu – pas de la pénitence [?].

Pas dissenter mais œuvrer

Pas jouir mais produire

Pas demander mais donner

Pas palabrer mais concevoir, ordonner et exécuter.

Oh, cela n'ira pas sans souffrances, matérielles et psychologiques.

Dans un monde appauvri, nous devons nous restreindre, partager avec les victimes, les déshérités, les faibles. Pas l'obole pas le superflu, s'il faut une partie du nécessaire, comme la veuve de l'Ecriture. Abandonner de nombreuses commodités et convenances, auxquelles nous tenons le p[lus] parce qu'elles sont la manifestation inconsciente de notre égoïsme. Beaucoup de peine pour un modeste résultat, non gros résultat sans grande peine.

C'est l'effort qui fait la joie. Demandez-le aux sportifs.

Penser aux autres pas à soi.

Solidarité (Actes pas paroles)

Communauté

Union – force

Ordre créateur de toute richesse – Discipline – extérieure et intérieure – chacun à son poste – non comme privilège, mais parce que c'est la place où il est le plus utile pour le bien de tous. Ordre pas spontané.

La confiance des uns dans les autres – chefs et subordonnés.

Le désintéressement: se donner au pays.

Servir.

Le calme – la résolution et le dévouement qui font la grandeur et le salut des nations, si petites soient-elles en apparence. – Ainsi nous vaincrons les difficultés. Ainsi nous gagnerons notre avenir.

Das Wort «Anpassung» findet sich in diesem Entwurf einmal. Es ist nicht möglich, ihm eine politische Bedeutung zu unterschieben. Pilet sprach von der Anpassung der schweizerischen Volkswirtschaft, die sich dramatisch veränderten Bedingungen gegenübersah. Wie die endgültige Fassung stand schon die Skizze Pilets im Zeichen der erwarteten enormen wirtschaftlichen Schwierigkeiten, Massenarbeitslosigkeit und Entbehrungen. Weite Teile des

23. 6. 40.

5

1. Silence de quelques semaines -
voix perdue - die des
Agir ne pas parler.

Si je m'adresse à nous, au
peuple suisse, c'est pour
qui évidemment considérable
s'est produit

2. Armistice.

Quelle que soit tristesse pour les
deux peuples accumulée, souhaitons-le
de savoir que nos 3 gods veulent
- avec les q. relations culturelles
et économiques si nécessaires et
qui se rejoignent d'y nous. comme
deux grands fleuves prennent
nous. au Gothard - vont vers
s'achevant vers la Paix

Mais ce sentiment, si humain, intérieur
à ces deux peuples, jusqu'à ce que leurs regards
3. L'armistice ne signifie pas encore
la paix en Europe.

Entwurfs wie der Rede sind eine Aufforderung, diesen Schwierigkeiten seelisch standzuhalten und Solidarität zu zeigen mit jenen, denen es noch schlechter ging.

Die damalige Stimmung in der Schweiz

Jene Kreise, die den Bundesrat zum Reden aufgefordert hatten, hofften, dass die Moral der Bevölkerung aufgerichtet werden könne. Der Bericht über die Stimmung der Bevölkerung für die Woche vom 11. bis zum 17. Juni, der auch dem Bundesrat zugestellt wurde, gibt Einblick in die Desorientierung, die damals um sich gegriffen hatte. Über die Möglichkeiten, die sich der nationalsozialistischen Propaganda eröffneten, heisst es hier: «Entscheidend sind ... die unvorstellbaren kriegerischen Erfolge. Sie haben in einer Mehrheit unvorbereiteter Schweizer Bürger ein Weltbild einstürzen gemacht.» Der «Abscheu vor England» sei «fast allgemein geworden. Damit hat die «antiplutokratische» Tendenz starken Auftrieb bekommen». Anderseits hält der Bericht auch fest:

«Die Einsichtslosigkeit in Zivilistenkreisen in den revolutionären Charakter der Gegenwart, vor allem auch in die Notwendigkeit radikaler persönlicher Opfer in jeder Beziehung ist ... noch erstaunlich gross ... Man weiss, dass alles irgendwie anders werden muss, dass vieles schon jetzt unwiderruflich umgestossen ist, und spürt, dass hier eine radikale Umstellung nötig ist. Hier sind die Ansätze zu den in allen Schichten auftauchenden Kritiken, zu dem überall vorhandenen und immer deutlicher werdenden Misstrauen gegen die traditionellen politischen Positionen und Einrichtungen ... Es besteht eine typisch vorrevolutionäre Situation, in der jeder am Bestehenden aussetzt, was ihm morsch, korrupt, überaltert scheint ... Unter dem Druck der Entwicklung schwindet selbst in eigentlich politischen Schichten das ausgeprägte Wertbewusstsein der parlamentarischen Demokratie ... Es besteht in allen Kreisen der Bevölkerung ein ausgesprochenes Bedürfnis nach Führung»⁵.

Auch Presseartikel, die in jener Zeit veröffentlicht wurden, geben Auskunft über die Stimmung in der Schweiz. Im Leitartikel der «Berner Tagwacht» vom 19. Juni heisst es unter dem Titel «Die Welt im Umbruch»: «Erst eine spätere Generation, die Distanz vom geschichtlichen Geschehen dieser Tage gewonnen hat, wird sich des ungeheuren Tempos der Umwälzungen bewusst und sich ihrer neuwelt-bildenden Bedeutung richtig klar werden.» Am 13. Juli schrieb die «Tagwacht»:

«Begriffe, Meinungen, Anschauungen wandeln sich unter den harten Schlägen der Tatsachen rapid ... Sauerteig und Sturmwind, Kettensprenger und Baumeister sind die nationalsozialistischen, fascistischen und kommunistischen Diktaturen; begraben und vernichtet wird die Welt des kapitalistischen Liberalismus. Auch in der Schweiz.»

Die sozialistische «Libera Stampa» vom 26. Juni interpretierte den Krieg als Zusammenbruch einer sterbenden Welt und gleichzeitige qualvolle Entstehung neuer Lebenskräfte.

5 Wie Anm. 1, S. 1–5.

Nachdem Grossbritannien seine Entschlossenheit kundgetan hatte, den Krieg gegen Hitler weiterzuführen, schrieb die St. Galler «Volksstimme» am 22. Juni, die englische Propaganda verkünde jeden Abend in prahlerischer Weise den Krieg gegen Europa.

In seinem Leitartikel vom 20. Juni 1940 schrieb der Berner «Bund»:

«Das alte Europa ist so oder so vergangen ... Die Quadersteine von Jahrhunderten europäischer Grenzmauern, Gewohnheiten, Ideen sind verrückt und erschüttert ... Ob es uns passt oder nicht ... eine neue Zeit bricht an ... Es kommt eine einzigartige grosse Gelegenheit näher, den Völkern ein Leben ohne Ausbeutung zu ermöglichen, 30 Millionen zertretener Minoritäten eine Lebensmöglichkeit in Würde und Freiheit zu schaffen, in einem neuen Heiligtum allgemeiner Arbeit keine Arbeitslosigkeit mehr aufkommen zu lassen ... Es ist eine übermenschliche Aufgabe, selbst für einen schöpferischen Dämon zu gewaltig. Ein Gott selbst muss herabsteigen um diese Verantwortlichen in dem ungeheuren Gericht, das über eine vergiftete und sündige Welt ging, so zu begnaden, dass aus Bösem wieder Gutes werden kann.»

In einer Einsendung an die «Neue Zürcher Zeitung» vom 29. Juni 1940 hiess es:

«Vor dem gewaltigen Geschehen, das innert sechs Wochen Europa revolutioniert hat, steht der Europäer heute und soll dem Werden mutig entgegensehen. Der Umbruch ist da, unabding im Kommen, total im Werden und unbarmherzig für den Unveränderlichen ... Die Zeit einer neuen schöpferischen Gestaltung bricht an. Daran deuteln heisst, den Starrsinn als Maxime endgültig entschwundener Zeit wachhalten zu wollen ... Entschlossenes Zupacken, energische, willensstarke Führung und kompromissloser Einsatz im politischen und wirtschaftlichen Leben werden Arbeit und Geist den Ausdruck einer autoritären Demokratie verleihen müssen»⁶.

Im katholisch-konservativen «Morgen» schrieb Otto Walter, wir könnten das, was jetzt um uns geschehe, nur dann richtig beurteilen, wenn wir «an unser Zeitgeschehen die allergrössten Massstäbe anlegen, und wenn wir unsere Epoche ebenfalls als eine ungeheure Schicksalwende erkennen». In Frankreich sei der «ganze Geist und Ideenkomplex der französischen Revolution überhaupt» besiegt worden.

«Und was sich erhob und siegte, und was nun zu neuen Schlachten antritt, das ist nicht bloss, wie Hermann Rauschning so einsichtslos meinte, die «Revolution des Nihilismus» ... sondern es sind die Kriegsadler einer neuen dynamischen und heroischen Epoche, die dem Jammer um den Untergang des Abendlandes die Fanfare vom Aufstieg des Abendlandes entgegenzusetzen bereit ist! Das ist die ungeheure Tatsache: Europa steht mitten in einer Revolution, in einer Umwälzung von gigantischem Ausmasse»⁷.

Die «Basler Nachrichten» schrieben am 6. Juli:

«Es muss eine Reform sein, und diese wird in der Hauptsache neben der Anpassung an die äusseren Verhältnisse bei der entschlossenen *Beseitigung der Auswüchse der liberalen und demokratischen Ordnung* einsetzen müssen. Damit ist nicht etwa gesagt, dass nicht ganz durchgreifende Massnahmen ergriffen werden, so bei der Rationalisierung und Umgestaltung unseres demokratischen Apparates. Eine Fortsetzung der parlamentarischen Schwerfälligkeit und Umständlichkeit erscheint zum Beispiel im Lichte der heutigen Ereignisse einfach untragbar.»

6 Morgenausg.

7 Nr. vom 29. 6. 40.

In der Woche vom 18. bis zum 24. Juni konnte der Zusammenbruch Frankreichs seine niederschmetternde Wirkung auf die Bevölkerung voll entfalten. Der Bericht über ihre Stimmung während dieser Woche stellte fest, dass dieses Ereignis «zunächst die Gemüter grossenteils völlig verdüsterte» und «wie ein Sturz ins Nichts» gewirkt habe. Von Schenk schreibt dann weiter: «Der Berichterstatter muss den Begriff des Defaitismus diesmal leider – oder eigentlich selbstverständlichweise – an den Anfang stellen.» Er befasst sich dann einlässlich mit den verschiedenen Erscheinungsformen des Defaitismus, der «unter den gegebenen Umständen schwer zu bekämpfen» sei⁸. Dieser Bericht bezog sich, wie gesagt, auf die Woche, die dem 25. Juni voranging. Auch Gonzague de Reynold schrieb in seinem Briefe an Etter vom 21. Juni 1940, eine Welle der Entmutigung und des Defaitismus sei über das ganze Land hinweggegangen⁹. Demgegenüber schreibt Bonjour, der General habe sich im Armeebefehl vom 2. Juli 1940 «nicht gescheut», das Wort «Defaitismus» auszusprechen, «das seit der Rede Pilets auf aller Lippen war»¹⁰. Im Wochenbericht vom 24. Juni heisst es weiter: «Die grösste augenblickliche Gefahr ist das Gerede von der baldigen Demobilisierung unserer Armee», obschon man anderseits auch Angst habe, dass diese zu «ungeheuren Arbeitslosenziffern» führen werde¹¹. Hauptmann Bracher, der Verbindungsoffizier zwischen EMD und Armeekommando, hatte am 24. Juni geschrieben: «Es herrscht gegenwärtig sowohl im Volke wie in der Armee die Auffassung, dass das Gewitter vorüber sei und es keinen Sinn habe, weiterhin bereit und gerüstet zu sein»¹².

Die bundesrätliche Ansprache muss vor dem Hintergrund dieser im Lande herrschenden Stimmung gelesen werden.

Der Wortlaut der Rede in deutscher Fassung¹³

«Eidgenossen, Ihr fragtet Euch gewiss schon, warum ich so lange – während vollen sieben Wochen – das Stillschweigen beobachtet habe. Wusste denn der Bundesrat nichts zu sagen, angesichts der Ereignisse, die sich wie ein tragischer Film auf der Weltleinwand abwickelten?

Der Bundesrat musste denken, vorsehen, Beschlüsse fassen, handeln; er konnte jetzt nicht Reden halten, – man liebt das Reden bei uns viel zu sehr, das den Lauf der Dinge um keinen Zollbreit zu beeinflussen vermag.

8 Wie Anm. 1, S. 1f.

9 Landesbibl. BE, NI de Reynold.

10 BONJOUR, EDGAR, *Geschichte der schweizerischen Neutralität*, Bde. 4–9, Basel/Stuttgart 1970–76 (im folg. zit. BONJOUR), 4, 151.

11 Wie Anm. 1, S. 7.

12 BA 27/14 111.

13 BA, E1, Bd. 27.

Wenn sich der Bundesrat heute neuerdings an das Schweizervolk wendet, so geschieht es deshalb, weil ein gewaltiges Ereignis eingetreten ist, das weittragende Folgen haben wird:

Frankreich hat soeben den Waffenstillstand mit Deutschland und Italien abgeschlossen.

Welches auch die Trauer sein mag, die jeden Christ angesichts der angehäuften Ruinen und Menschenverluste erfüllen mag, so bedeutet es doch für uns Schweizer eine grosse Erleichterung zu wissen, dass unsere drei grossen Nachbarn nun den Weg des Friedens beschritten haben; diese Nachbarn, mit denen wir so enge geistige und wirtschaftliche Beziehungen pflegen, diese Nachbarn, die im Geiste auf dem Gipfel unserer Berge – in Himmelsnähe – zusammentreffen und deren Kulturkreise uns jahrhundertelang bereichert haben, wie die vom Gotthard herabsteigenden Ströme ihre Ebenen befruchteten.

Diese Beruhigung – das dürfte wohl das zutreffende Wort sein – ist natürlich, menschlich, insbesondere bei bescheidenen Neutralen, die bisher in jeder Hinsicht verschont geblieben sind. Wir dürfen uns indessen dadurch nicht täuschen lassen. Uns nun den Illusionen eines sorgenlosen Glückes hinzugeben, wäre gefährlich. Es wird auf die soeben erlebte Gegenwart eine allzuschwere Zukunft folgen, als dass wir gleichgültig in die Vergangenheit zurückfallen könnten.

Waffenstillstand bedeutet noch nicht Friede, und unser Weltteil bleibt im Alarmzustand.

Da der Krieg nicht mehr an unsren Grenzen tobten wird, können wir allerdings unverzüglich eine teilweise und stufenweise Demobilmachung ins Auge fassen. Diese wird aber unserer grundlegend veränderten nationalen Wirtschaft heikle Aufgaben stellen. Die zum Wohlstande der Völker so notwendige internationale Zusammenarbeit ist noch lange nicht wieder hergestellt. Grossbritannien verkündet seinen Entschluss, den Kampf auf der Erde, auf dem Meere und in der Luft fortzusetzen. Bevor Europa wiederum zum Aufstiege gelangen kann, muss es sein neues Gleichgewicht finden, welches zweifellos sehr verschieden vom bisherigen und auf anderen Grundlagen aufgebaut sein wird, als auf jenen, die der Völkerbund trotz seiner vergeblichen Bemühungen nicht zu errichten vermochte.

Überall, auf allen Gebieten – geistig und materiell, wirtschaftlich und politisch – wird die unerlässliche Wiederaufrichtung gewaltige Anstrengungen erfordern, die, um wirksam zu sein, sich ausserhalb veralteter Formeln zu betätigen haben werden. Dies kann nicht ohne schmerzhafte Verzichte und ohne schwere Opfer geschehen.

Es sei beispielsweise auf unseren Handel, auf unsere Industrie, auf unsere Landwirtschaft hingewiesen. Wie schwer wird ihre Anpassung an die neuen Verhältnisse werden. Sofern wir jedermann – und das ist erste Pflicht – das tägliche Brot sichern wollen, welches den Körper ernährt, und die Arbeit, die die Seele stärkt, werden Hindernisse zu beseitigen sein, die man noch vor weniger als einem Jahre für unübersteigbar gehalten hätte.

Zur Erreichung dieses Ergebnisses – das für die Rettung des Landes von kapitaler Bedeutung ist – werden wichtige Entscheidungen nötig sein. Und zwar nicht etwa solche, über die wir vorher lange beraten, diskutieren und abwägen können. Also Beschlüsse, die gleichzeitig überlegt und rasch aufgrund eigener Machtbefugnis zu fassen sein werden.

Ja, ich sage in der Tat: Eigene Machtbefugnis. Denn, seien wir uns dessen bewusst, die Zeiten, in denen wir leben, werden uns zahlreichen früheren behaglichen, lässigen – ich möchte beinahe sagen ‹altväterischen›, – Gewohnheiten entreissen. Sei dem wie es wolle! Wir dürfen ausgefahrenen Wege nicht verwechseln mit der Tradition, diesem

belebenden Saft, der aus den Wurzeln der Geschichte heraufsteigt. Die Tradition erfordert im Gegenteil Erneuerungen, weil es nicht in ihrem Wesen liegt, an Ort und Stelle zu verharren, sondern mit Einsicht und Vernunft von der Vergangenheit in die Zukunft zu marschieren. Es ist nicht der Augenblick, wehmütig rückwärts zu schauen. Der Blick muss sich nun entschlossen nach vorwärts wenden, um mit allen unseren bescheidenen, aber dennoch nützlichen Kräften mitzuwirken an der Wiederherstellung der in Umbruch begriffenen Welt.

Der Bundesrat hat Euch die Wahrheit versprochen. Er wird sie Euch sagen, ohne Beschönigung und ohne Zaghaftheit.

Der Zeitpunkt der inneren Wiedergeburt ist gekommen. Jeder von uns muss den alten Menschen ablegen.

Das bedeutet:

Nicht schwatzen, sondern denken;
nicht herumdiskutieren, sondern schaffen;
nicht geniessen, sondern erzeugen;
nicht fordern, sondern geben.

Gewiss wird dies nicht ohne seelische und materielle Schmerzen und Leiden gehen.

Verbergen wir uns dies nicht: Wir werden uns Einschränkungen auferlegen müssen. Wir werden, bevor wir an uns selbst denken, nur an uns selbst, an die andern denken müssen – ausserhalb und innerhalb unserer Grenzen – an die Enterbten, an die Schwachen, an die Unglücklichen. Es wird nicht genügen, einen Teil unseres Überflusses als Almosen hinzugeben; wir werden ganz sicherlich gezwungen sein, auch einen Teil dessen hinzugeben, was wir bisher als für uns notwendig hielten. Das ist nicht mehr die Gabe des Reichen, sondern das Scherflein der Witwe.

Wir werden sicherlich auf viele Bequemlichkeiten und Annehmlichkeiten verzichten müssen, auf die wir Gewicht legen, weil sie eine unbewusste Kundgebung unseres Egoismus sind. Statt einer Verarmung wird dies für uns eine Bereicherung bedeuten.

Wir werden wiederum zur gesunden Gewohnheit zurückkehren, viel zu werken und uns für einen bescheidenen Erfolg abzumühen, während wir uns bisher in der Hoffnung wiegten, grosse Erfolge mit wenig Mühe zu erzielen. Erwächst nicht die Freude nur aus der Anstrengung? Fragt die Sportsleute: Sie wissen dies schon lange!

Eher als an uns selbst und an unser Wohlbehagen, werden wir eben an die anderen und an ihre wesentlichen Bedürfnisse denken. Das ist die wahre Solidarität, diejenige der Tat und nicht der Worte und Umzüge, diejenige, die die nationale Gemeinschaft durch Arbeit und Ordnung, diese beiden grossen schaffenden Kräfte, einbettet in das Vertrauen und in die Einigkeit.

Die Arbeit! Der Bundesrat wird sie dem Schweizervolke unter allen Umständen beschaffen, koste dies was es wolle.

Die Ordnung! Sie ist uns angeboren und ich bin überzeugt, dass sie ohne Schwierigkeiten mit Hülfe aller guten Bürger aufrecht erhalten bleiben wird.

Diese werden es auch verstehen, dass die Regierung handeln muss. Ihrer Verantwortung bewusst, wird sie ihre Pflicht erfüllen, nach Aussen und nach Innen, über den Parteien stehend, im Dienste aller Schweizer, die Söhne ein und desselben Bodens, Ähren desselben Feldes sind. Eidgenossen, an Euch ist es, nun der Regierung zu folgen als einem sicheren und hingebenden Führer, der seine Entscheidungen nicht immer wird erklären, erläutern und begründen können. Die Ereignisse marschieren schnell: Man muss sich ihrem Rhythmus anpassen. Auf diese Weise, und nur so werden wir die Zukunft bewahren können.

Persönliche, regionale und parteiliche Meinungsverschiedenheiten werden sich verschmelzen im Tiegel des nationalen Interesses, dieses höchsten Gesetzes.

Schliesst Euch zusammen hinter dem Bundesrate! Bleibt ruhig, wie auch er ruhig ist! Bleibt fest, wie auch er fest ist! Habt Vertrauen, wie auch er Vertrauen hat! Der Himmel wird uns seinen Schutz auch weiterhin angedeihen lassen, wenn wir uns dessen würdig zu erweisen wissen.

Mut und Entschlossenheit, Opfergeist, Selbstingabe, das sind die rettenden Tugenden. Durch sie wird unser freies, menschenfreundliches, verständnisvolles, gastliches Vaterland seine brüderliche Mission weiter erfüllen können, die von den grossen europäischen Kulturen beeinflusst ist.

Schweizer, meine Brüder, würdig der Vergangenheit, wir wollen beherzt in die Zukunft schreiten.

Gott möge über uns wachen.»

Am 25. Juni um 12.45 Uhr verlas Pilet die Rede auf französisch, Etter auf deutsch und Celio auf italienisch. Die typisch französische Rhetorik der Fassung Pilets wurde zu wörtlich ins Deutsche übersetzt, so dass der Stil etwas befremdlich wirkte. In seiner Nachmittagssitzung vom 25. Juni stimmte der Bundesrat der Ansprache ausdrücklich zu. Auf Antrag Mingers beschloss er zudem, sie abends nochmals über die drei Landessender auszustrahlen¹⁴.

Die deutsche Übersetzung weicht an einzelnen Stellen in sinnverändernder Weise vom französischen Original ab. So sagte Pilet, die Schweiz habe das ihre beizutragen «à la restauration du monde disloqué», das heisst, zur «Wiederherstellung der aus den Fugen geratenen Welt». Die weltgeschichtlichen Geschehnisse vom Juni 1940 werden also negativ beurteilt. Die italienische Fassung entspricht dem französischen Original, hingegen weicht die deutsche Fassung davon ab. Sie spricht von der «Wiederherstellung der im Umbruch begriffenen Welt». Das Wort «Umbruch» ist dem Wörterbuch des Dritten Reiches entnommen und bedeutet dort eine Neuorientierung im Sinne des Nationalsozialismus. Ganz unrichtig ist es, wenn Bonjour schreibt, Pilet habe in seiner Rede «von der notwendigen Anpassung an die im Umbruch begriffene Welt geredet»¹⁵. Im französischen Text wird der Bundesrat ferner als «guide sûr et dévoué» bezeichnet, dem die Bevölkerung folgen solle. Die deutsche Fassung spricht vom Bundesrat als «Führer», dies ist der Titel, den sich Hitler zulegte, während ein «guide» die Aufgabe hat, den Weg zu zeigen. Das von Herbert Lüthy im Jahre 1972 an der Universität Basel durchgeführte Seminar stellte außerdem noch fest: «Weiterhin spricht Etter von «eigenen Machtbefugnissen» [des Bundesrates], während Pilet nur von «prises d'autorité» spricht». Vor allem diese Stelle der Rede löste Kritik aus. Sie steht, wie gesagt, nicht im Entwurf Pilets.

Bundesrat Enrico Celio, der mit Etter befreundet war, sagte später, dieser habe möglicherweise einige Änderungen am Text vorgenommen. Es lässt sich aber nicht feststellen, was er geändert haben könnte. Celio sagte ferner,

14 BA Prot'hefte Bovet u. Leimgruber.

15 BONJOUR, 4, 151.

Etter habe, wie es seine Art war, etwas feierlich und etwas hart gesprochen, was sich ungünstig für die Aufnahme in der deutschen Schweiz ausgewirkt haben könnte¹⁶. Hans Konrad Sonderegger schrieb dazu im «Demokraten» vom 29. Juni 1940: «Was war geschehen, dass so feierlich, so beschwörend zum Volke geredet werden musste? ... Mit Grabesstimme verlas Herr Etter den deutschen Wortlaut; man hatte den Eindruck, das unversehens ein ganz grosses Unheil drohe ...» Im Radioarchiv soll die Aufnahme der deutschen Fassung nicht mehr auffindbar sein. Hingegen ist die französische Version vorhanden, die Pilet in eher lockerem Tone vortrug.

Die Hauptpunkte der Ansprache

Einer der Hauptpunkte der bundesrätlichen Ansprache war es nach Etters Angaben, der Forderung nach einer totalen Demobilmachung entgegenzutreten¹⁷. Mit der Ankündigung einer schrittweisen Teildemobilmachung sollte die Bevölkerung zwar beruhigt werden, gleichzeitig wurde in der Rede aber auch darauf hingewiesen, dass eine totale Demobilmachung nicht in Frage komme, da England entschlossen sei, «den Kampf auf der Erde, auf dem Meere und in der Luft fortzusetzen».

Dieser Hinweis auf die vorgesehene teilweise Demobilmachung konnte es niemandem recht machen. Die Entlassung von Truppen, die der General von sich aus angeordnet hatte¹⁸, trug dem Bundesrat den Vorwurf des Defaitismus ein. Im Interview, das er Rings gewährte, erklärte Bringolf: «Die Rede war für uns eine Art Schock, weil sie ausgesprochen defaitistisch war. Ja, denn sie verlangte die Demobilisation der schweizerischen Armee»¹⁹. Es ist dies ein Beispiel dafür, wie sich das, was in der Rede gesagt wurde, in der Erinnerung der Zeitgenossen verdröhnte.

Der Wochenbericht über die Stimmung der Bevölkerung vom 15. Juli 1940 schreibt anderseits, es bestehে «weit herum die Illusion fort, jede militärische Gefahr sei zunächst überhaupt vorüber». Auch setze sich ein gefährlicher Defaitismus fest, der «dann oft mit geradezu unverschämten Verdächtigungen gegen die nationale Zuverlässigkeit des Bundesrates» von sich abgewälzt werde²⁰. Im Bericht der «Sektion Heer und Haus» vom 30. August 1940 wird die schlechte Stimmung der Truppe unter anderem auf die «zermürbende Wirkung des missmutig und ungeduldig auf eine vollständige Demobilisierung wartenden Hinterlandes» zurückgeführt²¹.

16 Wie Anm. 2.

17 Wie Anm. 3.

18 Vgl. S. 442f.

19 Wie Anm. 2.

20 Wie Anm. 1.

21 BA 27/9067.

Nach der Einschliessung der Schweiz durch die Achsenmächte schätzte Pilet die Gefahr eines militärischen Angriffs nicht mehr hoch ein. Diese hatten jetzt ja die Möglichkeit, die Schweiz mit wirtschaftlichen Mitteln zu erpressen. Die wirtschaftlichen Schwierigkeiten, die auf die Schweiz zukamen, waren sowieso enorm. Hunderttausende von Wehrmännern sollten entlassen werden. Nicht nur im Volke, sondern auch im Bundesrat machte man sich Sorgen, ob sie Beschäftigung finden würden. Fritz Marbach, Professor für Sozialökonomie an der Universität Bern, der einige Zeit der sozialdemokratischen Fraktion des Nationalrates angehört hatte, schrieb 1944 in der «Schweizerischen Metallarbeiter-Zeitung»: «Damals glaubte der Bundesrat mit vielen Politikern und Nationalökonomen (auch der Artikelschreiber hat sich in dieser Beziehung mitgeirrt) an eine Arbeitslosigkeit von ausserordentlichem Ausmass»²². Die Umwälzungen in Europa nötigten die schweizerische Import- und Exportwirtschaft zu grossen Umstellungen. Da die Schweiz wirtschaftlich auf den guten Willen der Achsenmächte angewiesen war, konnte die Versorgung unter Umständen knapp werden. Je mehr der Schweizer bereit war, allenfalls Opfer und Entbehrungen auf sich zu nehmen, desto besser war sein Land in der Lage, wirtschaftlichen Erpressungen zu widerstehen.

Die letzten zwei Dritteln der Rede sind denn auch der Sorge um das wirtschaftliche Durchhalten und dem Aufruf gewidmet, sich umzustellen und zugunsten der Gemeinschaft Einschränkungen und Opfer auf sich zu nehmen. Wie in Pilets Entwurf wird diese Aufforderung in der Rede verschiedene Male und mit immer neuen Worten wiederholt. Zentrale Stelle ist das Versprechen, dem Volke Arbeit zu beschaffen, «koste dies, was es wolle». Dieses Versprechen wurde nicht zu Unrecht als revolutionär empfunden, denn beim Eintreten der erwarteten grossen Arbeitslosigkeit hätte der Bundesrat die Marktwirtschaft beiseiteschieben und zur Planwirtschaft übergehen müssen. Der Bundesrat erklärte dazu: Um jedem Schweizer die Arbeit und das tägliche Brot zu sichern, «werden wichtige Entscheidungen nötig sein. Und zwar nicht etwa solche, über die wir vorher lange beraten, diskutieren und abwägen können. Also Beschlüsse, die gleichzeitig überlegt und rasch aufgrund eigener Machtbefugnisse zu fassen sein werden». Der Zusammenhang zwischen Arbeitsbeschaffung und Handeln aus eigener Machtbefugnis ist klar, und die Pressekommentare zeigen, dass er verstanden wurde. Spätere Kritiker der Rede übersahen diesen Zusammenhang. Bei der Bekämpfung der Arbeitslosigkeit hätte der Bundesrat Monate verloren, wenn er das Parlament und das Referendum berücksichtigen wollte. Die bündesrätliche Rede erklärte daher: «Die Ereignisse marschieren schnell, man muss sich ihrem Rhythmus anpassen.» Diese Bemerkung wurde später ohne Grund als Aufruf zur Anpassung an die siegreichen Achsenmächte gedeutet.

22 Nr. v. 29. 11. 44.

Die allgemein befürchtete Arbeitslosigkeit blieb aber aus. Der selbstdäig regulierende Markt und die Wirtschaft waren mit dem Problem der Arbeitsbeschaffung selber fertig geworden. Wenn die weiterum befürchtete Arbeitslosigkeit eingetroffen und der Bund mit Grossaktionen zu ihrer Bekämpfung hätte eingreifen müssen, dann wäre die Rede vom 25. Juni 1940 vermutlich als ein Dokument staatsmännischer Voraussicht in die Geschichte eingegangen. Da keine grosse Arbeitslosigkeit entstand, ist die Erinnerung an den erwarteten schweren wirtschaftlichen Notstand, die für das richtige Verständnis der Rede unerlässlich ist, dem Bewusstsein der Schweizer rasch entschwunden. Deshalb hing auch die Ankündigung von Beschlüssen aus eigener Machtbefugnis und die Aufforderung, sich einzuschränken und Opfer zu bringen, in der Luft und gaben später zu Missdeutungen Anlass.

Missverständnisse wären zu vermeiden gewesen, wenn der Bundesrat einfach erklärt hätte, zur Bekämpfung der Arbeitslosigkeit werde er von seinen umfassenden Vollmachten Gebrauch machen. Nach Etters Angaben sollte aber «die Betonung der Führung des Bundesrates dem Volke Sicherheit geben und beruhigen»²³. Er hatte schon vier Jahre vorher an Minger geschrieben: «Das Land lechzt geradezu nach einer starken Führung durch den Bundesrat»²⁴ und wollte 1940 durch eine Totalrevision des Bundesverfassung dessen Befugnisse erweitern²⁵. Wahrscheinlich hat Etter die Bemerkung angeregt, der Bundesrat werde rasch und aufgrund eigener Machtbefugnisse handeln, das Volk solle ihm als «einem sicheren und hingebenden Führer» folgen.

Das von Herbert Lüthy an der Universität Basel durchgeführte Seminar hat zur Rede vom 25. Juni abschliessend festgestellt: «Nichts steht in der Rede, das die Regierung in jener Zeit nicht hätte sagen dürfen, aber der unpräzise Ausdruck lässt verschiedene Interpretationen zu»²⁶. Wir schliessen uns diesem Urteil an. Dabei wirkte es sich nicht günstig aus, dass Pilet-Golaz gleichzeitig Bundespräsident und Aussenminister war. Vom Bundespräsidenten erwartete man markige Worte, welche die schwer verunsicherte und desorientierte Bevölkerung etwas aufrichten sollten. Wobei die schlimme Situation, in die die Schweiz geraten war, allerdings nicht mit Worten aus der Welt geschafft werden konnte. Anderseits musste Pilet als Aussenminister einem Konflikt mit den Achsenmächten auszuweichen suchen und sich mit ihnen verständigen, wenn die Schweiz wirtschaftlich überleben wollte.

Die Voraussetzungen hiefür waren am 25. Juni 1940 schlecht genug. Das Dritte Reich schraubte seine wirtschaftlichen Forderungen immer höher.

23 Wie Anm. 3.

24 Etter an Minger, 21. 7. 36, BA NI Minger.

25 Vgl. Briefe Etters an de Reynold, wie Anm. 9.

26 Wie Anm. 2.

Am 19. Juni begann es, seine Kohlenausfuhr nach der Schweiz zu sperren, und sandte gleichzeitig eine drohende Note wegen der Fliegerzwischenfälle nach Bern. Dabei verfügte die Schweiz damals über kein militärisches Dispositiv, das der neuen strategischen Lage angemessen war, und, zufolge pazifistischer Illusionen und den Versäumnissen der Politiker, auch nicht über eine genügende Panzer- und Fliegerabwehr. Gemäss seiner Taktik, mit Worten und Gesten dem Dritten Reich entgegenzukommen²⁷, um Zeit zu gewinnen und um in den entscheidenden Fragen unnachgiebig bleiben zu können, hat Pilet wohl auch seine Worte so gewählt, dass die Rede von den Achsenmächten als verständnisvoll empfunden werden konnte und aussenpolitisch entspannend wirkte. Er machte aber kein Zugeständnis, bei dem man ihn hätte behaften können. Und wieviel zurückhaltender blieb er dabei als viele Zeitungen!

Die Aufnahme der Rede

Wie der französische Militärattaché nach Vichy berichtete, hatte ihm ein schweizerischer «Oberst», wahrscheinlich Gonard, erzählt, die Rede vom 25. Juni sei von den etwa dreissig zuhörenden höheren Offizieren des Generalstabes mit «schallendem Gelächter» aufgenommen worden²⁸.

Da am 26. Juni eine Sitzung der nationalrätslichen Vollmachtenkommission stattfand, konnten sich deren Mitglieder sofort zur Rede äussern. Die Absicht des Bundesrates, vermehrt «aufgrund eigener Machtbefugnis» zu handeln, kam einer Herabminderung des Parlamentes gleich. Es stand daher zu erwarten, dass diese Rede von der Parlamentariern vorwiegend kritisch beurteilt werde. Ihre Kritik blieb aber in Grenzen. Kritische und zustimmende Äusserungen hielten sich etwa die Waage. Opposition war vor allem von den Sozialdemokraten zu erwarten, die nicht im Bundesrat vertreten und darauf angewiesen waren, über das Parlament Einfluss auf die Bundespolitik nehmen zu können. Diese Kritik besorgten denn auch Oprecht und Hauser. Zwei andere Sozialdemokraten, Perret und Bratschi, äusserten sich hingegen positiv, indem sie ihrer Genugtuung Ausdruck gaben über die in der Rede angekündigte Bekämpfung der Arbeitslosigkeit²⁹.

Man darf die Breitenwirkung einer bundesrätslichen Ansprache nicht überschätzen. Gerade die in nicht leichtverständlichem Stile gehaltene Ansprache vom 25. Juni 1940 wurde über die Köpfe der breiten Masse hinweg gesprochen. Hermann Böschenstein schreibt, diese Rede sei «nachträglich

27 Vgl. ADAM, JOST, *Die Haltung der Schweiz gegenüber dem nationalsozialistischen Deutschland im Jahre 1940*, Diss., Mainz 1972, S. 242ff.

28 Ministère des Relations Extérieures, Paris, Guerre 1939–1945, Vichy Z. Suisse Nr. 764, Forest – Divonne, 21. 7. 40.

29 BA, Prot. Vollm. Komm.

wohl etwas überschätzt» worden, denn sie sei «von der überwiegenden Zahl der Miteidgenossen kaum zur Kenntnis genommen worden»³⁰. Die gleiche Feststellung macht auch Hans Ulrich Jost³¹.

Der Bericht über die Stimmung der Bevölkerung in der Woche vom 25. Juni bis zum 1. Juli 1940 befasst sich fast ausschliesslich mit dem Echo, das die Rede vom 25. Juni ausgelöst hatte. Er wurde von den beiden jungen Wissenschaftern Ernst von Schenk und Wilhelm Keller verfasst, die für die Ausarbeitung der Wochenberichte in den Armeestab einberufen worden waren. In zivil waren sie an der Universität Basel tätig. In ihrem Bericht vom 1. Juli schrieben sie, dass es unmöglich gewesen sei festzustellen, ob die zustimmenden oder die kritischen Stimmen in der Mehrheit seien. «Ganz allgemein ist zu sagen, dass man in den Gegenden, wo man den Ernst der Lage begriffen hatte, eine autoritative Verlautbarung erwartet hatte und erfreut war, dass sie so prompt ... erfolgte.» Das Hauptkontingent der Stimmen, die sich positiv äusserten, komme aus den Kreisen, die dem bisherigen «parlamentarischen System» kritisch gegenüber stehen würden: «Weite Schichten der Konservativen, Jungliberale, Landesringleute ... Ganz generell gilt, dass die Jugend bereitwilliger zustimmte, als die älteren Jahrgänge ... In der *Armee* war man ganz allgemein eher geneigt, dem Appell des Bundesrates innerlich zu folgen als in Zivilistenkreisen.» In der *Urschweiz* sei die Rede kaum diskutiert worden, «weil man gar nicht auf die Idee kam, sie kritisieren zu müssen. In *Appenzell* interpretierte man die autoritären Töne als Sieg des Geistes der Landsgemeinde ... Erstaunlich stark ist die Wirkung *gouvernementaler Haltung* in stark *zentralistisch* orientierten Kantonen. Das gilt vor allem für Solothurn, aber auch für Zürich, Thurgau, Schaffhausen und grossenteils Bern.» Bei den Bauern sei man grundsätzlich der Meinung, «dass die veränderte Situation kräftige Massnahmen und eine starke Regierung braucht».

In jenen Kreisen, die aus Überlegung zugestimmt hätten, herrsche aber mehrheitlich die Auffassung, dass der Bundesrat in der bestehenden Zusammensetzung die angekündigte Politik der starken Hand und die Anpassung an die neue internationale Lage nicht durchführen könne.

Die ablehnenden Reaktionen seien aus weitaus unterschiedlicheren Gründen erfolgt, als die zustimmenden. «Die Demokratie als Parteienstaat, die man vorher kaum mehr existent halten konnte, ist nun auf einmal wieder da.» Man sei sich zwar überall klar, dass noch vermehrt mit Vollmachten regiert werden müsse, stösse sich aber «an Worten, die im Sinn einer eigentlichen Diktatur missverstanden werden könnten ... Der Grundton aller Abneigung von links bis rechts ist die Befürchtung, es handle sich um das Programm gänzlicher, nicht nur wirtschaftlicher sondern auch politischer

30 BOESCHENSTEIN, HERRMANN, *Vor unsren Augen*, Bern 1978, S. 259.

31 Geschichte der Schweiz und der Schweizer, 3. Bd., Basel/Frankfurt a. M. 1983, S. 174.

Angleichung an die totalitären Mächte ... Man kann in Kritikerkreisen immer wieder die Meinung vertreten hören, die Rede sei auf den Druck der Wilhelmstrasse [Sitz des Auswärtigen Amtes in Berlin] hin gehalten worden.» Oft vermisste man in dieser Ansprache das Wort «Demokratie». Wenn das mit Rücksicht auf die Siegerstaaten nicht mehr möglich sei, dann dürfe der Bundesrat nicht mehr reden³².

Am Abend des 25. Juni hielt Pétain ebenfalls eine Ansprache. Er sagte am Schluss, es gelte, «Frankreich neu aufzubauen ... Unsere Niederlage ist die Folge unseres Erschlaffens. Die Genusssucht zerstört, was der Opfergeist aufgebaut hat. Ich lade euch ein zu einer geistigen und moralischen Wiedergeburt»³³. Da Pétain nach dem Bundesrat sprach, konnte er dessen Rede nicht beeinflusst haben. Kurz schreibt ausserdem: «In den drei Radioerklärungen, die Pétain vor dem 25. Juni abgegeben hat – am 17., 20. und am 23. Juni – findet sich nichts, das Pilet-Golaz hätte anregen können»³⁴. Im Wochenbericht vom 1. Juli heisst es aber, die «Pétain'schen Töne» der bundesrätlichen Ansprache seien kritisiert worden. Später erinnerte man sich nicht mehr an die zeitliche Aufeinanderfolge der beiden Reden vom 25. Juni und behauptete, Pilet sei von Pétain beeinflusst worden. Wievielmal ist diese falsche Behauptung wiederholt worden!

In der Arbeiterschaft gebe es auch ausgesprochen politische Reaktionen, heisst es im Wochenbericht vom 1. Juli ferner. Man wolle nicht entmündigt werden. Wenn der Bundesrat das Parlament und damit die Stimme der Opposition ausschalten wollte, würde man ihm zwar nicht den äusseren Gehorsam aber die innere Gefolgschaft verweigern.

Ein anderer Teil, besonders in der Armee, der wegen der Ankündigung von Demobilmachungen auf mangelnden Widerstandswillen des Bundesrats geschlossen habe, «gehörte bis zur Abklärung dieser Frage zu den heftigsten Kritikern der Rede». Zu den Missverständnissen, die durch die Ankündigung einer teilweisen Demobilmachung entstanden waren, bemerkt der Wochenbericht ferner: «Dabei gilt die psychologische Beobachtung auch hier, dass sich Defaitisten gern hinter andere verstecken und ihnen Kapitulationswillen vorwerfen ...»

Nach diesem Wochenbericht hatte die Ansprache im Tessin Unbehagen ausgelöst, weil man nicht wisse, «was die Rede eigentlich gewollt habe». Während «ausserrhodische Kreise, die unter dem Einfluss Sondereggers stehen, zu den heftigsten Kritikern der ganzen Schweiz gehören ... Der weitaus oppositionellste Kanton ist Basel»³⁵. Der Wochenbericht vom 7. Juli stellt dann fest:

32 Wie Anm. 1.

33 Vgl. NZZ 1940, Nr. 918.

34 «Der Bund», 27. 1. 78.

35 Wie Anm. 1.

«Mit dem Fortgang der Zeit hat sich gezeigt, dass die eigene Substanz der Rede zu einer wirklichen und andauernden Gestaltung der labil gewordenen Haltungen nicht ausreichte. Die Ermüdung und die Lähmung erhielten für die Dauer an ihr keinen neuen Halt. Unter der Wirksamkeit dieser seelischen Grundlagen wurde an ihr in zunehmendem Masse ein Mangel an Klarheit und ein Fehlen von entschiedenen konkreten Zielsetzungen erlebt. Da ein anderweitiger Anlass zu einer Neubesammlung der Energien ausblieb, hat in der Folge davon die ablehnende Haltung sich wesentlich verbreitert, und zwar mehr in der Form eines allgemeinen Malaises als aufgrund kritischer Argumente»³⁶.

Im Interview für die Fernsehsendung über den Zweiten Weltkrieg sagte Pierre Béguin, Pilet habe die Rede in bester Absicht gehalten, davon sei er völlig überzeugt, aber sie sei ungeschickt gewesen in den Ausdrücken und nicht in der Sprache abgefasst worden, die das Volk erwartet habe. Von der Truppe sei sie sehr schlecht aufgenommen worden, weil sie von Entbehrungen sprach. Die Soldaten seien der Auffassung gewesen, sie hätten nun genug verzichtet. Das Versprechen der Arbeitsbeschaffung habe aber sehr gute Aufnahme gefunden. Die Rede sei von vielen erst rückblickend, nachdem Pilet die Führer der NBS empfangen habe, als Skandal empfunden worden³⁷.

Fred Luchsinger schrieb 1955 von der «vieldiskutierten Rede vom 25. Juni 1940, die in den Tagen, da sie gehalten wurde, allerdings eine weit weniger kontroverse Aufnahme fand, als eine nachträgliche Polemik glauben machen könnte»³⁸. Hans Rudolf Kurz stellte fest: «Die grossen Blätter würdigten sie im allgemeinen positiv», auch wenn da und dort Kritik geäussert worden sei³⁹. Eine Durchsicht von etwa fünfzig Zeitungen bestätigt dieses Urteil. Wenn Bonjour dem Leser in einem seiner Dokumentenbände ausschliesslich negative Presseäusserungen vorlegt⁴⁰, so vermittelt dies ein unrichtiges Bild.

Die «Neue Zürcher Zeitung» veröffentlichte am 29. Juni einen Leserbrief in dem es einleitend heisst: «Mit aufrichtiger Freude vernahmen und lasen wir die bundesrätliche Botschaft. Es waren kräftige, vertrauens- und verantwortungsvolle Töne, die da von Bern aus kamen. Gerade so etwas hatte man sich gewünscht. Ich konnte es nun an mir selbst erleben, wie Kritik vor wirklich kraftvollen Äusserungen unserer Landesbehörde verstummt⁴¹.

Armin Meili, der Direktor der Landesausstellung von 1939, schrieb in der «Neuen Zürcher Zeitung» vom 7. Juli:

«Das freiheitliche Nebeneinander führt in Zeiten der Windstille zum edlen Wetteifer. Der Sturm aber wird nur durch ein starkes Steuer gemeistert, das dem befohlenen Kurs gehorcht ... Es erscheint ausgeschlossen, dass wir unser bisheriges Leben weiterführen können ... Wir wollen unsren Staat und seine kostlichen Güter der Freiheit und Menschlichkeit hinüberretten in eine bessere Zeit. Aber dazu bedarf es einer gewaltigen Anstrengung, die jede Schlam-

36 Ebenda.

37 Wie Anm. 2.

38 LUCHSINGER, FRED, *Die Neue Zürcher Zeitung im Zeitalter des Zweiten Weltkrieges 1930–1955*, Zürich 1955, S. 237.

39 Wie Anm. 34.

40 BONJOUR, 7, 163ff.

41 Nr. 934.

perei ausschliesst ... Es ist zu hoffen, dass unsere oberste Landesbehörde, wie wir es aus der Rede des Bundespräsidenten hören konnten, «aus eigener Machtbefugnis» regieren wird. Das Schweizervolk erwartet die straffe Führung durch die von ihm erwählte Behörde.»

Duttweilers «Tat» schrieb in ihrem Kommentar vom 26. Juni:

«Die Tatsache, dass unsere Nachbarn die Waffen niedergelegt haben, hätte unser Land normalerweise mit Freude erfüllen sollen ... Die bundesrätliche Rede war aber mit Recht auf eine andere Note eingestellt, sie war eine sehr ernste Ermahnung an das Schweizervolk, die durchblicken liess, dass wir unsren grössten Schwierigkeiten erst entgegengehen. Wir sind vom Krieg verschont geblieben und dürfen hoffen, es zu bleiben. Damit ist aber der Kampf um die Unabhängigkeit unseres Landes, wie deutlich aus der bundesrätlichen Rede herauszuhören war, nur vom militärischen auf das politische und soziale Feld verschoben worden. Es verdient volle Anerkennung, dass der Bundesrat das nicht nur mit Worten ankündigte, sondern gleich eine feste neue Linie der Sozialpolitik zeichnete, indem er das *Recht des Bürgers auf Arbeit verbürgt.*»

Das Luzerner «Vaterland» bezeichnete die Ansprache am 27. Juni als «eine unvermittelte Aufrüttelung des Volkes, ... einen Appell von eindrücklichstem Gehalt». Es erheische «die höhere Gewalt dieses europäischen Umbruches die Unterordnung der materiellen Vorteile, der Ansprüche auf Wohlergehen und höhere Lebenshaltung, unter das einzig Notwendige: die ideelle und politische Selbstbehauptung ... Zu dieser *innern Wiedergeburt* braucht es starkes Selbstvertrauen und eine spartanische Entschlusskraft. Das seelische und wirtschaftliche Durchhalten aber ist nur möglich in der solidarischen Einigkeit des Volkes, auf der Grundlage einer allgemeinen Opferbereitschaft.» Der Ernst der gegenwärtigen Lage äussere sich auch in der Bereitschaft des Bundesrates zu wachsamen Handeln. Der lapidare Satz, der Bundesrat werde Arbeit beschaffen, «koste es, was es wolle», lasse erkennen, «dass hier nicht nur Vollmachten-, sondern eigentliche Notbeschlüsse sich aufdrängen können. Die bundesrätliche Erklärung vom 25. Juni 1940 wird als ein weises und geistesgegenwärtiges Dokument der Staatslenkung in Erinnerung bleiben.»

Kritische Stimmen zur Rede finden sich in den sozialdemokratischen Blättern und, auf der entgegengesetzten Seite des Parteienspektrums, bei den «Basler Nachrichten» und dem «Journal de Genève». Wie schon bemerkt, gibt Bonjour nur kritische Kommentare wieder. Zudem lässt er positive Äusserungen zur Rede, die sich auch in diesen Kommentaren finden, weg.

Neben den «Basler Nachrichten» und dem «Journal de Genève» zitiert Bonjour drei sozialdemokratische Zeitungen. Am kritischsten äussert sich dabei das Zürcher «Volksrecht» vom 26. Juni. Es geht aber schon aus dem Inhalt hervor, dass diese Kritik nicht der bundesrätlichen Ansprache vom 25. Juni galt, sondern dem Sprecher der «Weltchronik» von Radio Beromünster. Zudem übernahm hier das «Volksrecht» einen Artikel des Winterthurer «Landboten», der am Morgen des 25. Juni erschienen war, also bevor die fragliche Rede gehalten wurde. Dieser Artikel wendet sich im übrigen

gegen die Desorientierung und Anpassungsbereitschaft, wie sie vor diesem Datum um sich gegriffen hatte.

Die sozialdemokratische Presse begrüsste einhellig das Versprechen des Bundesrates, Arbeit zu beschaffen, «koste es, was es wolle». Begreiflicherweise wünschten die Sozialdemokraten aber nicht zuviel politischen Einfluss zu verlieren durch einen selbstherrlich regierenden Bundesrat. Die Rede hatte sie aber nicht eigentlich beunruhigt. Die «Berner Tagwacht» schrieb am 26. Juni: «Zu einem autoritären Regime bekennt sich nun auch unser Bundesrat. Wir billigen ihm ohne weiteres zu – nicht aus fascistischen Absichten, sondern weil die Schweiz ... heute wirtschaftlich und neutralitätspolitisch vor allerschwersten Aufgaben steht.» Kritisch bemerkte die «Tagwacht» aber:

«Wahlen? Volksabstimmungen? Vereinsrechte und sonstige Volksfreiheiten? Das Parlament? Wir vernehmen nichts darüber ... Im Ganzen hätte die bundesrätliche Rede über das Zu-viel-Reden kürzer sein können und dafür aufschlussreicher ... Wir verstehen aber seine [des Bundesrates] Sorgen. Es gibt internationale Entscheidungen, die er jetzt allein treffen muss. Es gibt Wirtschaftsbeschlüsse, die er in eigener Verantwortung treffen muss. Schon droht neue Arbeitslosigkeit; ihre Gefahr wird riesengross, wenn die Armee entlassen wird.»

Am nächsten Tag brachte die «Berner Tagwacht» den Kommentar der «Gewerkschaftskorrespondenz», den auch andere Zeitungen, wie das «Volksrecht», die «Freie Innerschweiz» und der «Freie Aargauer», veröffentlichten. Dieser Kommentar nimmt zuerst zustimmend Kenntnis von den beiden konkreten Mitteilungen der Rede, der teilweisen Demobilmachung und des Versprechens der Arbeitsbeschaffung. Das letzte Drittel dieses Kommentars enthält eine Kritik an den autoritären Tendenzen der Rede, was Bonjour abdruckte.

Auch der Kommentar der «Basler Arbeiterzeitung» war kritisch, aber massvoll. Zum Versprechen der Arbeitsbeschaffung schrieb sie:

«Dass dies als erstes Ziel wahrer Solidarität proklamiert wird und in diesem Zusammenhang davon die Rede ist, dass nun gehandelt werden muss und nicht herumdiskutiert werden darf, lässt auch die Wendungen von den Machtbefugnissen und der sicheren Führung des Bundesrates in erträglichem Licht erscheinen.»

Der Kommentar des Winterthurer «Landboten», Organ der demokratischen Partei, bemerkte:

«Vielleicht hätte die Formulierung der Ansprache an etlichen Stellen etwas weniger literarisch oder rhetorisch, das heißt schlichter und volkstümlicher sein dürfen ... Dass aber gerade der heutige Tag der richtige Moment war, um von der Landesregierung aus dem Volke etwas zu sagen, wird allgemein anerkannt werden, wie auch der sachliche Inhalt der Rede allseitige Zustimmung finden dürfte. Ähnlich wird, wie man aus zahllosen Pressestimmen in den letzten Tagen und Wochen feststellen kann, in allen Schichten unseres Volkes schon gedacht und gesprochen, und darum kann es dem Gesamtwohl nur doppelt dienlich sein, wenn der Bundesrat den gleichen Gedanken und Empfindungen eine allgemein wegweisende Richtung gegeben hat»⁴².

42 Nr. v. 26. 6. 40.

Tatsächlich könnte ein Buch gefüllt werden mit Presseäusserungen, die mit den Gedanken übereinstimmen, die in der Ansprache vom 25. Juni zu finden sind. Manche Artikel gehen in der «Anpassungsbereitschaft» wesentlich weiter, als der Bundesrat, andere verraten eine deutliche Desorientierung.

Hätte der Bundesrat in dieser Situation aber nicht das wirklich und auf die Dauer erlösende Wort finden müssen? Karl Weber, der die Wochenberichte von Schenks und Kellers in weniger «wissenschaftlichem» Stil zusammenfasste, schrieb unmittelbar nachdem die Rede gehalten worden war: «Die bundesrätlichen Erklärungen vom 25. Juni haben zutreffend zu erkennen gegeben, dass die heutige Situation, die ja das Ergebnis von ausländischen Tatsachen ist, nicht mit Worten gemeistert werden kann. Die Therapie kann offenbar nur in *schweizerischen Tatsachen* gefunden werden»⁴³.

Paul Meierhans schrieb in der «Roten Revue», in den totalitären Staaten sei die Rede ganz verschieden ausgelegt worden. «Die einen glaubten an die Echtheit des neuen helvetischen Menschen und sahen darin auch eine echte Wandlung; die andern trauten der neuen Sprache nicht und redeten davon, die ganze Sache sei nicht ernst gemeint, bloss ein Produkt der Angst, und stelle einen Versuch dar, durch eine scheinbare Konzession an die totalitäre Konzeption, im demokratischen Sumpf um so beharrlicher zu bleiben»⁴⁴.

In den Schweizer Zeitungen der anschliessenden Wochen finden sich immer wieder vereinzelte Bemerkungen zur Rede, die nun meistens eher kritisch ausfallen. Nach dem Bericht über die Stimmung der Bevölkerung begann man sich in der zweiten Juliwoche vom Schock zu erholen, den die europäischen Ereignisse des Junis ausgelöst hatten. Karl Weber schreibt zudem von einem «starken Wiederaufleben der normal-schweizerischen Kritiklust»⁴⁵. Man steht unter dem Eindruck, dass die Presse etwas Abstand nehmen wollte von ihrer Schreibweise im Juni, die Kritik aber nicht unter Zitierung der eigenen Artikel vollzog, sondern mit Hinweisen auf die «Rede Pilets». Dessen Rolle als Sündenbock dürfte damals begonnen haben. Vermutlich wussten seine Kritiker nicht, dass der Inhalt der Rede, wie Etter überlieferte, von diesem, Pilet, Minger und Gut gemeinsam festgelegt worden war, wobei sie vollständige Einigkeit erzielten.

Schon bald verlor die Kritik an dieser Rede den Massstab. Am 29. Juni 1940 hatte Feldmann in der «Neuen Berner Zeitung» geschrieben: «Die klare, unmissverständliche Art, mit welcher der Bundesrat in seiner Erklärung vom 25. Juni vor allem Volk den Kampf gegen die Arbeitslosigkeit aufgenommen hat, zeigt an einem trefflichen Beispiel, in welchem Sinn und Geist die Probleme der Gegenwart und der Zukunft angepackt werden müssen. Die Regierung soll handeln, jawohl, sie *wird* handeln» aufgrund der Bundesver-

43 Wie Anm. 1, dem Ber. über die Woche vom 16.–22. 6. 40 angefügt.

44 Nr. v. Okt. 40, S. 51.

45 Wie Anm. 1, Wo.-Ber. 8.–15. 7. 40.

fassung und der Vollmachten. Am 19. März 1943 hörte aber Feldmann von Nationalrat Bärtschi, dem Präsidenten der Kommission des Nationalrates für auswärtige Angelegenheiten, Pilet sei der Auffassung, diese Rede «sei auf die weite Sicht beurteilt richtig gewesen», und entgegnete: «Jene Rede sei eine Anbiederungsrede an Berlin gewesen und innenpolitisch am Rand eines «kalten Staatsstreiches» gestanden. Versuchen Pilets, die Geschichte schon heute zu fälschen, werde man zu begegnen wissen»⁴⁶.

Bereits erwähnt wurde die leicht widerlegbare Behauptung, die bundesrätliche Ansprache vom 25. Juni sei vom Gedankengut des Vichy-Regimes beeinflusst gewesen⁴⁷. Schon am 23. Juli 1940 beschuldigte Feldmann deswegen Pilet einer «geradzu idiotischen Nachlässigkeit Pétains»⁴⁸. In einem Gespräch vom 10. Juni 1943, das er mit Bärtschi führte, erklärte Feldmann, der Taktik Pilets gegenüber, seine Stellung im Jahre 1940 nachträglich zu rechtfertigen, «sei höchste Vorsicht am Platz: Die Rede Pilets vom 25. Juni 1940 sei und bleibe eine fragwürdige Angelegenheit, formell (Umgehung des Bundesrates) und materiell (mit ogran [sic] Vichy-Phraseologie). Bärtschi gab dieser Auffassung recht und bemerkte, es habe in der Tat getönt wie, Ich, König von Frankreich»⁴⁹. Als diese Rede gehalten wurde, wusste aber noch niemand in der Schweiz etwas von einer Vichy-Phraseologie. Und doch redete sich ein Mann wie Bärtschi, der Pilet loyal verteidigte, schon im Jahre 1943 ein, er habe den Einfluss dieser Phraseologie aus der «Piletrede» deutlich herausgehört. So gross war offenbar der Meinungsdruck, den die Gegner Pilets auszuüben vermochten!

Ein dunkles Kapitel bildet die Propaganda, die einige Nachrichtenoffiziere des Armeestabes, die der «Offiziersverschwörung» angehörten, gegen Pilet-Golaz führten. Diese «Verschwörung» war von echtem Patriotismus geprägt, aber mit fragwürdigen Mitteln in Szene gesetzt worden. Ihre Führer suchten dies zu rechtfertigen, indem sie auf die «niederschmetternde Wirkung» hinwiesen, welche die «Piletrede» auf sie ausgeübt habe. Schon die Behauptung, diese Rede sei der Anstoss zu ihrer Verschwörung gewesen⁵⁰, hält einer Überprüfung anhand der zeitgenössischen Quellen nicht stand. Ferner suchten sie ihr Vorgehen vor allem durch den Hinweis verständlich zu machen, mit der Ankündigung der Demobilmachung hätten Pilet und der Bundesrat ihre Kapitulationsbereitschaft zu erkennen gegeben. Alice Meyer schreibt dazu:

«Aber das Bedenklichste war in den Augen der Nachrichtenoffiziere die Demobilisation, die der Bundesrat sofort in die Wege leitete. Schon am 7. Juli wurde fast die Hälfte unserer Armee, zum Teil in Formen, die den Eindruck erweckten, die Entlassung sei endgültig, entlassen.

46 Wie Anm. 13.

47 Vgl. S. 437.

48 Wie Anm. 10.

49 Ebenda, Bl. 2330.

50 BONJOUR, 7, 166.

Angesichts der militärisch noch immer gefährlichen Lage erschien das den Nachrichtenoffizieren als sicheres Zeichen dafür, dass der Bundesrat nicht mehr an Widerstand dachte»⁵¹.

Es wurde sogar davon gesprochen, bei den Demobilmachungen könnte Verrat im Spiele sein⁵². Wie aus einem der zitierten Wochenberichte hervorgeht, wusste auch der HD im Armeestab, von Schenk, dass die wegen der Demobilmachung gegen den Bundesrat verbreiteten Verdächtigungen unrichtig waren. Ja, man konnte in den Zeitungen lesen, dass die Demobilisation «durch die Armeeleitung von sich aus angeordnet und vorgenommen werde»⁵³. Es fällt schwer zu glauben, dass dies die Offiziere des Nachrichtendienstes nicht auch wussten. In der Rede vom 25. Juni hatte der Bundesrat darauf hingewiesen, dass England den Krieg gegen Hitler fortsetzen wolle, und damit verständlich zu machen gesucht, dass ein Teil der Truppen unter den Fahnen bleiben müsse. Ernst schreibt aber zur Rechtfertigung der «Offiziersverschwörung»: «Davon, dass Grossbritannien den Krieg weiterführen werde, war mit keinem Wort die Rede. Der Bundespräsident liess klar durchblicken, dass er den Sieg Deutschlands als endgültig betrachte.» Ernst schreibt ferner, Pilet gebrauchte «die zweideutigen Worte: ‹Der Zeitpunkt der inneren Wiedergeburt ist gekommen›». Damit habe er auf «die Notwendigkeit einer Anpassung unserer Politik an die durch den deutschen Sieg geschaffene neue Ordnung in Europa hinweisen» wollen⁵⁴. Mit der Aufforderung zur inneren Wiedergeburt und zum Ablegen des alten Menschen wird aber der Apostel Paulus zitiert, was nach den Angaben Etters auf Anregung von Theodor Gut geschah⁵⁵. Der Sinn dieser Aufforderung wird erläutert, indem die Rede fortfährt: «Das bedeutet: Nicht schwatzen, sondern denken; nicht herumdiskutieren, sondern schaffen; nicht geniessen, sondern erzeugen; nicht fordern, sondern geben. Gewiss wird dies nicht ohne seelische und materielle Schmerzen und Leiden gehen ... Wir werden uns Einschränkungen auferlegen müssen.» Damit meinte der Bundespräsident nach Ernsts Auslegung «die Preisgabe unseres Lebensstils zugunsten einer engeren Zusammenarbeit mit den Achsenmächten»⁵⁶.

Ausser Presseartikeln und den Berichten über die Stimmung der Bevölkerung vermögen auch Äusserungen bekannter Persönlichkeiten die Stimmung zu illustrieren, die um den 25. Juni 1940 in der Schweiz herrschte. Hans Hausamann schrieb in einer «Beurteilung der Lage» vom 23. Juni 1940: «Wir müssen uns in jeder Hinsicht umstellen und alles, was wir vorkehren, den völlig neu gegebenen Verhältnissen anpassen»⁵⁷.

51 Vgl. MEYER, ALICE, *Anpassung oder Widerstand*, Frauenfeld 1965, S. 120.

52 Ernst an Masson, 1. 8. 40, BA NI Ernst.

53 Vgl. «Landbote», Winterthur, 26. 6. 40.

54 BONJOUR, 7, 166.

55 Wie Anm. 3.

56 BONJOUR, 7, 166f.

57 BA, NI Hausamann, 1.

Für die Sempacher Schlachtfeier vom 9. Juli 1940 hatte Professor Karl Meyer die Gedenkrede verfasst. Er verglich die Situation im Sommer 1940 mit der Französischen Revolution und war der Auffassung, wie damals gelte es, den richtigen Mittelweg zu finden zwischen Anpassung und Widerstand: «*Wir haben dabei unsere Augen offen zu halten, von unseren Nachbarvölkern zu lernen, positiv und negativ. Wir werden uns ebenso sehr vor allzu schroffer Ablehnung wie vor sklavischer Nachahmung hüten müssen. Beide Irrtümer, blinde Ablehnung neuen Gedankengutes durch die einen und äusserliche Übertragung der neuen revolutionären Prinzipien durch die anderen ist unserm Staat vor 140 Jahren, im Zeitalter der französischen Revolution zum Verhängnis geworden.*» Von entscheidender Wichtigkeit sei der «*Geist der Opferbereitschaft, der soldatischen Tugenden und der wirtschaftlichen Behauptung*»⁵⁸. Dieser Hinweis Karl Meyers, auf was es jetzt ankomme, wenn die Schweiz durchhalten wolle, könnte auch als knappste Zusammenfassung der «Piletrede» dienen.

Am 14. August 1940 wandte sich Guisan an Minger und empfahl dem Bundesrat die Entsendung eines Sonderbotschafters nach Berlin. Zur Begründung schrieb der General, ins Deutsche übersetzt, ein solcher Schritt «*würde im Dritten Reich den Eindruck erwecken, dass es in der Schweiz etwas Neues gebe, dass unser Land fähig ist, sich bei günstiger Gelegenheit von einem gewissen Geist der Routine zu befreien, der heute unzeitgemäß oder kleinlich erscheint; mit einem Wort, dass wir beim Anbruch eines neuen Zeitalters eine Geste von zugleich realem und symbolischem Gehalt vollziehen*»⁵⁹.

Nach der Wahl von Stampfli in den Bundesrat am 18. Juli 1940 protestierte die sozialdemokratische Fraktion der Bundesversammlung gegen die Nichtberücksichtigung ihres Kandidaten Wenk und erklärte einleitend: «*Der soeben vollzogene Wahlakt fällt in eine Zeit der grössten geschichtlichen Wende. Das Schicksal des Landes ist ungewiss. Niemand kennt den kommenden Tag. Gefahren militärischer und politischer Natur, wirtschaftlicher und sozialer Art umgeben uns. Die Voraussetzungen der bisherigen traditionellen Neutralitätspolitik sind durch die europäischen Ereignisse zerstört. Eine Neuorientierung der Innen- und Aussenpolitik der Schweiz drängt sich gebieterisch auf*»⁶⁰.

Die «Neue Zürcher Zeitung» schrieb am 16. September 1940 rückblickend: «In ungewohnter Art hat ein Regierungswort fast ein Vierteljahr lang das Leitmotiv für die innenpolitischen Betrachtungen geliefert, die Radioredere des Bundespräsidenten vom 25. Juni mit dem Versprechen, «Arbeit, koste es, was es wolle» einerseits und einer etwas apokryphen Anspielung auf die bundesrätliche Machtbefugnis anderseits»⁶¹.

58 «Luzerner Tagblatt», 11. 7. 40.

59 Franz. Text abgedr.: BONJOUR 4, 228.

60 «Volksrecht», Zürich, 19. 7. 40.

61 16. 9. 40, abends.